

## Ultimate pictures

*Florence Mirol : le motif, l'inscription et le temps*

Ce qui frappe devant les œuvres de Florence Mirol, des pièces aux techniques diverses, de format et de nature variés, c'est son courage autobiographique. Avoir le cran de dire « Je », le cran de se montrer tel quel (telle quelle), de s'affirmer comme plasticienne avant tout le reste dans ses photos, ses gravures, ses collages ou ses carnets à dessin. *Avant tout le reste*, dis-je, parce que Florence est une femme engagée. Une écorchée vive qui lutte contre l'injustice et l'oppression au sein d'un parti. Ses combats, qui remontent à son adolescence dans la région parisienne, l'ont formée à l'égal de ses études aux Beaux-arts. Pour une bonne part, sa recherche incessante de liberté et son énergie créatrice proviennent de l'engagement politique. Slogan qui emporte l'adhésion ou formule magique : l'écriture poétique de Florence, qui fait mouche à chaque ligne, a été forgée au creuset de la lutte militante.

*Issue d'un peuple – de la nuit hurlée – à penser le monde – à part – je me Terre (1)*

Chacun sait que les mots, comme les images, sont source d'un conflit intérieur entre la *moi autobiographique* de l'artiste et ce *tout le reste* qui forme le lot commun. A aucun moment l'expression artistique de Florence Mirol ne sert à propager des idéaux politiques comme certains artistes du passé ou même de notre temps. La finesse, l'humour et une honnêteté sincère l'empêchent de confondre les actions. Il en va de la crédibilité d'une artiste au caractère bien trempé, de sa fidélité et de ses racines.

En forçant le trait d'une comparaison d'historien de l'art, je pourrais avancer que nous nous situons aujourd'hui en France dans une séquence proche de celle de l'après guerre. Lorsqu'on opposait *idéologiquement* André Fougeron (1913-1998) à Picasso. Quant les tenants du dernier Surréalisme hissaient Kandinsky, mort en 45, pour mieux descendre Matisse. L'Abstraction triomphante faisait des Etats-Unis la patrie d'un *formalisme* violemment dénoncé par l'URSS qui pourchassait les artistes désobéissant au *réalisme socialiste*. De nos jours tous les paradigmes ont changés mais un art *sociologique* et hybridé, relayé par les médias, s'oppose de fait à un art inscrit dans l'histoire des formes, indifférent au succès. L'internationalisation de la scène artistique française dissimule des débats toujours vifs sous une offre pléthorique. Le marché reste porteur. Quant à la question du contenu, totalement évacuée par les acteurs, elle reste essentielle même sans être traitée.

Florence est réactive pas activiste, la nuance mérite d'être appuyée surtout à propos d'une artiste femme. Les plasticiennes de l'époque du féminisme des années 1960 ont voulu construire une œuvre à l'égal de celle des artistes hommes. Les artistes femmes de la génération de Florence partent de cette égalité, chèrement acquise, de la qualité d'une œuvre indépendamment du sexe. L'affirmation du genre se faisait alors sans la véhémence employée par la génération de femmes artistes trentenaires qui veulent aller plus loin que leurs aînées au risque de porter atteinte à l'intégrité de l'œuvre. Il y a une évolution repérable entre les *femmes de combat* comme Louise Bourgeois ou Kiki Smith, les personnalités *médiatiques* comme Cindy Sherman, Marina Abramovic ou ORLAN et les photographes plasticiennes d'aujourd'hui comme Dorothée Smith, Emilie Juvet ou Lili Reynaud-Dewar qui vont par

delà la question du genre dans l'affirmation d'une individualité. Au risque d'un affichage souvent outrancier mais nécessaire pour faire bouger les lignes et les assignations.

Par la chronologie et la richesse de ses influences, Florence Mirol incarne un féminisme auquel s'adjoint la question du dépassement du genre. Son expression ne se réduit pas à ce combat, *réactive mais pas activiste*, disais-je, dans cette nouvelle société où il semble plus que jamais nécessaire de tenir bon en particulier sur la question de l'égalité des sexes.

Dans les photos « reshoutées » de Florence se télescopent les souvenirs et les émois ressurgis d'une mémoire qui se dévoile par intermittence. Chez les grands écrivains monomaniaques du XXe siècle, les lieux et les histoires passent de livre en livre, découvrant par une accumulation obstinée de détails les secrets d'une vie prise à rebours. Chez Florence, le procédé agit comme la résolution possible d'une énigme où se croisent le temps et le destin, le rêve et la réalité, l'exil et la vision d'une terre promise. La côte Vermeille, un arrondissement de Paris, Drancy, New York, *les States* comme elle dit en riant, et d'autres *lieux mémoriels* en témoignent à l'envi.

Ses collages, qui greffent sur les mots des images découpées et des bouts de papiers, constituent, à mes yeux, la plaque tournante de son travail. C'est la rencontre des continents. En inscrivant une parole au même titre qu'un objet, une reproduction de chef-d'œuvre à une publicité, elle assemble des répertoires habituellement disjoints. Cette veine post surréaliste porte à merveille l'univers à la fois littéraire et plastique de Florence tout en l'incluant dans une histoire de l'art raffinée et finalement peu connue du vingtième siècle. L'artiste excelle dans l'art de placer des formules en Anglais courant dans la langue française : *Reality of the blue* sur une toile (2), *Only you, I am over, So long, Unlimited Love* sur des photos (3), ce qui apporte, en plus d'un humour savoureux et populaire, comme la réplique bien sentie d'un film, un effet d'association portant sens. A travers l'écriture, Florence Mirol pose la question de la représentation comme le font Barry, Wiener ou Nauman en exploitant le corps *littéral* du texte en tant qu'objet d'art. A la différence d'un artiste comme Pierre Bismuth, Florence Mirol ne « sort » pas de l'œuvre par des procédures conceptuelles mais joue la présence de l'art. Elle *représente* sans chercher à inventer ce qui n'est pas là. Florence ne connaît pas l'obsession d'un futur dont elle serait la première à s'emparer.

Même si cela peut sembler contradictoire de prime abord, une autre tradition particulièrement citée de nos jours, celle du Pop'Art, affleure dans les images de Florence où l'on retrouve la *seconde vue* caractéristique du glissement de la représentation vers une discontinuité riche de ressources inédites. Quelque chose de populaire et d'ouvert que porte l'expression de Florence Mirol. Le Surréalisme utilisait la provocation comme arme révolutionnaire tandis que le Pop art cultivait sa complicité avec les images collectives. A mon sens, cette très courte réflexion éclaire les choix de Florence, des positions qui répondent exactement à sa personnalité. Ses portraits en sérigraphie (4) d'après des photos anciennes du modèle montrent des figures juvéniles «shotées», comme extirpées du passé de personnes devenues adultes ou même âgées. Si cette originalité découle logiquement des portraits-photos en sérigraphie de Warhol dont les modèles ne sont pas toujours des célébrités, Florence impose aussi une distance par l'importante trame due au grossissement photographique qui évoque Lichtenstein, autre maître avec Warhol d'un art de *seconde vue*. La pixellisation de l'image numérique, comme hier la trame d'une photographie imprimée, dissout le réalisme dans

l'abstraction. Ce phénomène de disparition du motif, s'il est organisé à bon escient par un artiste comme Florence, fait s'engouffrer le temps dans l'espace de l'image.

Pour être célèbre aujourd'hui, il faut produire l'art en très gros calibre. Histoire de se faire remarquer en étant *visible* d'entrée de jeu. Les grands formats sont majoritairement une spécialité d'artistes hommes qui se partagent ainsi les places et la notoriété avec le soutien actif des commissaires d'exposition influencés par le marché, ce qui reste de l'ordre de l'inavouable. Le monde de l'art contemporain, si sensible aux apparences, montre les retards et les traditionalismes de notre société en général. Les créations d'artistes femmes sont moins montrées que celles des hommes et négociées à des prix inférieurs de près de 30% aux créations masculines. Les écoles de Beaux-arts se distinguent toujours par des traitements discriminatoires à l'égard des étudiantes confrontées à peu de chose près aux mêmes paroles et jugements négatifs que leurs aînées sur le seul critère de leur sexe (5). Que dire, en plus, de l'homophobie particulièrement virulente dans ce milieu de jeunes gens dominés par les stéréotypes autant que leurs aînés ?

Devant les réalités peu réjouissantes du monde l'art, Florence Mirol ne transige pas. Elle s'adresse à un large public qu'elle parvient à convaincre par son engagement et ses choix artistiques tout en ayant conscience que le chemin est encore plus difficile quand on offre le visage de sa propre vérité au lieu de cynisme et de contorsion. Fidèle au combat du genre, elle met en évidence, non sans courage, la part universelle d'une œuvre de femme à travers l'amour et la vie, tout simplement.

Laurent Puech (6)

- (1) Florence Mirol : « L'AUBE », livre d'artiste, cent exemplaires, 145x210mm, 20 pages, une illustration couleur, Nîmes, 2014
- (2) Huile sur toile, 400x600mm, 2011
- (3) Photographies numériques sur aluminium, 2012
- (4) Séries sur papier à moins de 10 exemplaires, 700x500mm environ, notamment pour les portraits des commissaires de ses expositions
- (5) ces informations sont tirées de l'article de Marie Zawisza : « Parité : la farce de l'art », *Le Monde*, 10 octobre 2013
- (6) historien de l'art, docteur en sciences sociales, Laurent Puech a publié plusieurs ouvrages, articles et critiques d'art